

—Je crois, mon colonel, que vous aviez raison. J'ai bien tort après tout, de m'occuper de cette affaire. La justice a prononcé.

Elle était mieux que personne, mieux que nous surtout, en état de se faire une opinion indépendante. Si quelque fait extraordinaire était venu me prouver, ou du moins me faire croire que Jordanet est innocent, mon intervention serait toute naturelle. Cela n'est pas... Je n'ai rien appris... Je m'abstiendrai donc.

Maxime le regarda longuement. Il avait cru surprendre comme une menace dans ces paroles en apparence sceptiques et froides. Une menace, à lui ? Pourquoi ? Mais il se trompait sans doute, car Gérard soutint ce coup d'œil interrogateur sans se troubler. Alors, Maxime lui dit en souriant également :

—Cette nouvelle résolution est plus sage que la première ; mais, hélas ! l'idée fixe s'est emparée de votre cerveau et l'absorbe tout entier. Pour vous en débarrasser, il faudrait, à mon avis, changer de milieu. Voulez-vous que je vous fasse obtenir une mission aux colonies ? Je connais intimement le ministre de la guerre, il ne me refusera pas cette faveur.

—J'accepte, s'écria Gérard.

—Mais dans quelle colonie voudriez-vous aller ? Avez-vous quelque préférence ?

—Oui, mon colonel. Faites-moi partir en mission pour la Nouvelle-Calédonie ?

—Je vous comprends... Prenez garde... Une imprudence pourrait vous coûter votre avenir.

—Je veux voir Jordanet, lui parler, sonder le cœur de cet homme !

—Prenez le temps de réfléchir. Nous en reparlerons.

Marguerite était restée silencieuse. Aux premiers mots de son fils, quand elle avait compris que cette abominable menace d'être découverte et peut-être accusée par lui s'éloignait de sa tête, elle en avait éprouvé un soulagement énorme.

Un lourd fardeau s'en allait de son cœur. Puis, un remords, presque aussitôt. Là-bas, parmi des voleurs et des assassins, Jordanet allait continuer d'expier pour elle un crime qu'il n'avait pas commis !!

A partir de ce jour, l'allure de Gérard changea. Il se composa une physionomie et devint gai, plus affectueux pour sa mère qu'il ne l'avait jamais été. Et même, vis-à-vis de Maxime, pour lequel il gardait une aversion dont il ne se cachait pas toujours, il manifesta plus d'abandon, presque de l'intimité.

Alors un peu d'espoir revenait au cœur de Marguerite. Et Maxime, lui-même, qui aspirait à la conquête de ce jeune homme qu'il aimait comme s'il en eût été le père, Maxime devenait dupe de cette comédie :

—Voyez-vous, Marguerite, disait-il à sa femme, que vous disais-je lorsque je répondais à vos craintes. Maintenant la glace est rompue !

XXXIV

Reliques d'Amour

La vie de Marguerite devenait une torture de tous les instants. Entre les cauchemars de ses nuits sans repos, sans sommeil, si éloignée de Maxime que fût sa chambre, et la haine silencieuse qu'elle devinait chez Gérard pour ce dernier, elle sentait la fièvre brûler son sang, son cerveau s'affaiblir... son cœur tout à coup s'arrêter de battre, comme si vraiment tout allait finir.

Sûrement, pour la pauvre femme, en l'état d'obsession où elle était, la mort eût été préférable cent fois ; elle l'eût acceptée comme une délivrance, car à la minute suprême, elle se fût dégagée de ses épouvantes et de ses remords, et elle eût par son aveu délivré Jordanet et l'eût ramené parmi les siens.

C'était à grand-peine qu'elle dissimulait sa tristesse devant son mari. Elle le voulait heureux, l'homme dévoué et bon dont le cœur lui avait appartenu toujours ; elle désirait surtout qu'il n'y eût pas un nuage sur cette vie dont une grande partie s'était passée dans la douleur de ne pouvoir réaliser un rêve de jeunesse. Elle ne retrouvait de vrai calme que lorsqu'elle se replongeait dans les souvenirs de leur première rencontre. Elle oubliait, alors !

Aux premiers temps de son mariage avec le baron de Savenay, elle avait espéré que ces souvenirs s'affaibliraient. Savenay semblait vouloir l'aimer et lui faire la vie très douce. Mais ces illusions ne durèrent pas longtemps.

Alors, pour remplir les heures si longues d'abandon et de solitude, Marguerite, songeant à Maxime, avait jeté parfois, sur des feuilles fugitives qu'elle déchirait ensuite, ses regrets, ses douleurs.

Toutes ces feuilles, elle ne les avait pas déchirées, pourtant. Elle voulut garder un peu de son âme d'enfant, au fur et à mesure que

la vie de misères morales qu'elle devait au baron transformait cette âme et la mûrissait prématurément. Plus tard, elle retrouverait là de fraîches impressions, et puisque le bonheur lui était refusé, puisque la réalité de la joie lui était défendue, elle s'habituerait à vivre d'illusions.

C'est ainsi que, cachées à tous les yeux, elle avait conservé ces lettres qu'elle n'avait jamais voulu envoyer, destinées, non point à Maxime de Vandières, sa probité scrupuleuse, son honnêteté immaculée, l'empêchaient même d'avoir une pareille pensée, mais à elle-même, à marquer pour ainsi dire avec quelques sensations plus aiguës de son cœur souffrant les différentes étapes de sa jeunesse.

Elle les relisait souvent. C'était une grande joie pour elle. Elle oubliait tout et vivait dans le passé.

Maxime de Vandières avait ignoré longtemps le trésor visible d'une tendresse qu'on lui avait toujours conservée. Déjà, depuis plusieurs mois, ils étaient mariés, il l'ignorait encore.

Tel était le scrupule de la douce et tendre Marguerite qu'elle considérait presque comme une faute, alors qu'elle était à Savenay, d'avoir rendu son amour plus réel en l'exprimant ainsi. Et le jour où, tirant du plus profond d'un petit meuble toujours fermé, les pages dont beaucoup étaient jaunies par les années, elle avait en rougissant tendu ces jolies choses à Maxime, son cœur avait tremblé bien fort... elle avait baissé les yeux...

—Oh ! Maxime ! Maxime ! me pardonnerez-vous !...

Il jeta le regard sur ces lettres et ses yeux se mouillèrent de larmes.

—Te pardonner, murmura-t-il. Est-ce que je vais te garder rancune de ton amour ? Est-ce que tu as rien à te reprocher ? Est-ce que je ne sais pas que tu es la plus pure des femmes ?

Gérard venait d'entrer en ce moment, et sur le seuil où il s'arrêtait, il regardait cette scène.

Marguerite l'aperçut, fit un signe à son mari. Et brusquement, les lettres rejetées dans un coffret, disparurent dans le meuble.

Gérard vit le mouvement. Qu'est-ce donc qu'on lui cachait ainsi ? Pourquoi sa présence avait-elle paru les gêner ? Ces papiers épars, jetés sans ordre sur les genoux de sa mère, d'où venaient-ils ?

Il ne fit aucune question, mais, gêné, il partit presque aussitôt.

Chaque fois qu'il apparaissait ainsi, le visage soucieux et comme irrité, Marguerite avait froid au cœur. Elle adorait son fils et son fils l'épouvantait. Mais Maxime, toutes les fois, la rassurait.

—Ne craignez rien, Marguerite, je vous ai promis de briser cette résistance, je la briserai. Gérard m'aimera comme il aimait son père.

Elle secouait la tête. Elle doutait.

Ce fut, cette scène surprise, une nouvelle préoccupation pour le jeune homme. Qu'étaient-ce que ces lettres ? Avaient-elles quelque rapport avec ses tristesses, avec ses préoccupations secrètes ?

Puisque sa mère les lui cachait, c'est qu'il ne devait pas les lire. Pourquoi ?

Autrefois respectueux des moindres volontés maternelles, il n'eût pas même réfléchi, il n'eût plus pensé à cet incident. Mais l'infâme soupçon s'était glissé, sans qu'il s'en doutât encore, dans le fond de son cœur. Il y faisait son œuvre de destruction, œuvre abominable, creusant, détruisant, préparant la mort... la ruine... les désespoirs. Et Gérard se disait :

—Ce qu'on me cache, je veux le connaître. Ces lettres, je les lirai !

Ces lettres étaient cachées dans le tiroir d'un petit meuble du salon particulier où Marguerite se tenait de préférence lorsque ce n'était pas son jour de réception. Gérard y venait souvent lorsqu'il voulait causer avec elle. Souvent, aussi, il y pénétrait, soit pour l'attendre, lorsqu'il la savait occupée dehors, soit parce qu'il croyait l'y trouver. Alors, il prenait un livre et lisait.

A partir du jour où il fit cette découverte et prit cette résolution, il y fut plus souvent que jamais.

Il guettait les absences de Marguerite, et aussitôt qu'il était certain d'être seul, Maxime de Vandières lui-même étant absent, il s'enfermait dans le petit salon. Mais le meuble était fermé et Marguerite emportait la clef avec elle.

Son désir se surexcitait de la difficulté de le satisfaire. Pour cela, il était obligé de compter sur le hasard, sur un oubli de sa mère, sur une surprise.

Il attendit longtemps, mais sa patience fut récompensée. Un jour, le meuble était ouvert. Il se mit à trembler, soudainement, en s'approchant de ces tiroirs qui recélaient sans doute un secret de la vie de sa mère.

A trembler non point de curiosité, mais de peur et de remords. Lorsqu'il porta la main sur les petits tiroirs qu'aucune serrure ne fermait, sa main fut agitée d'une convulsion comme si elle allait se rendre coupable de quelque action honteuse, de quelque crime.

De quoi soupçonnait-il donc sa mère ? Il ne voulait pas même y penser. Il ne la soupçonnait pas. Il l'adorait. Mais il devinait, dans cette vie, un secret qu'il lui fallait connaître et une force mystérieuse le poussait en avant. Et pourtant, au moment de prendre dans ses mains frémissantes ces papiers convoités si ardemment, il recula.